

Sujet type Centrale

Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste*, 1954

1° Résumé : 1216 mots => 200 mots +/- 10%

Que sommes-nous ? Quelle position occupons-nous dans la nature ? Quel est le sens de notre existence, la valeur de notre activité ? À ces questions, voici, à peu près, les réponses que l'on pourrait faire, en se tenant strictement sur le terrain de la science.

Comme tout animal supérieur, l'homme est un agrégat de plusieurs trillions de cellules dont chacun représente un assemblage de molécules diverses. En fin de compte, il apparaît comme un édifice prodigieusement complexe d'électrons, qui doivent à la forme particulière de leur groupement le singulier privilège de pouvoir affirmer leur existence. En ce qui concerne la pensée, orgueil principal de l'homme, les pièces maîtresses de l'architecture organique sont constituées par les cellules de l'écorce cérébrale. C'est là, dans cette pellicule, que se produisent les réactions chimiques et les transformations d'énergie qui donnent lieu à ce que nous appelons la conscience, et dont nous ne savons rien, sinon qu'elle est indissociablement liée à ces réactions et à ces transformations. C'est là que se préparent les plus hautes manifestations de l'esprit : le génie d'un Newton, les angoisses d'un Pascal...

Que les cellules du cerveau se trouvent pendant quelques minutes privées d'oxygène, et la conscience immanquablement s'évanouit. Que la privation d'oxygène persiste un petit quart d'heure, et, par suite des changements irréversibles qu'entraîne l'asphyxie cellulaire, la conscience aura disparue de façon définitive. Plus jamais dans le monde ne se manifesterà à cette conscience-là, ce moi, unique comme tous les moi, et qui dépendait de l'intégrité de ces cellules particulières.

Un éclair dans la nuit, ainsi a-t-on défini la pensée. Il ne s'agit en effet que d'une lueur, vacillante et toujours menacée de s'éteindre. Il semble bien du reste que cette pensée ait pour seule propriété d'assister au jeu de la machine qu'elle a l'illusion de commander. L'acte dit volontaire se réduit vraisemblablement à une intégrale de réflexes, et sans doute l'homme qui réfléchit, qui calcule, qui délibère, n'est-il pas moins assujéti dans la dernière de ses démarches que la chenille qui rampe vers la lumière ou que le chien qui répond, par un flux de salive, au coup de sifflet de l'expérimentateur. Les plus graves décisions morales, où l'homme attache tant de prix, apparaissent alors comme de purs effets des stimulations sociales, et quand il croit se conformer librement aux impératifs sacrés qu'il croit s'être choisis, il n'est qu'un automate qui s'agite conformément aux intérêts du groupe dont il fait partie.

D'où vient l'homme ?

D'une lignée hétéroclite de bêtes aujourd'hui disparues, et qui comptaient des gelées marines, des vers rampants, des poissons visqueux, des mammifères velus... Par cette chaîne d'ancêtres, dont l'humilité augmente à mesure qu'on s'enfonce dans la durée, il se rattache sans solution de continuité aux microscopiques éléments qui naquirent, voici plus d'un million d'années, aux dépens de la croûte terrestre.

Accident entre les accidents, il est le résultat d'une suite de hasards, dont le premier et le plus improbable fut la formation spontanée de ces étranges composés du carbone qui s'associèrent en protoplasme.

L'homme n'est rien moins que l'œuvre d'une volonté lucide, il n'est pas même l'aboutissement d'un effort sourd et confus. Les processus aveugles et désordonnés qui l'ont

conçu ne recherchaient rien, n'aspiraient à rien, ne tendaient vers rien, même le plus vaguement du monde. Il naquit sans raison et sans but, comme naquirent tous les êtres, n'importe comment, n'importe quand, n'importe où. La nature est sans préférence, et l'homme, malgré tout son génie, ne vaut pas plus pour elle que n'importe laquelle des millions d'autres espèces que produisit la vie terrestre. Si la tige des primates avait été sectionnée à sa base par quelque accident géologique, la conscience réfléchie ne serait jamais apparue sur la terre. Il est possible d'ailleurs que, dans le cours des siècles, certaines lignées organiques aient été éliminées qui eussent donné naissance à des formes plus accomplies que la nôtre.

Sera-t-il au moins permis à l'homme éphémère, englouti dans le cosmos démesuré, de se regarder comme le dépositaire d'une valeur privilégiée, qui défierait les normes de la durée ou de l'étendue ? On ne voit guère où il puiserait la notion d'une telle valeur. Impossible pour lui de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoique ce soit qui le dépasse. Son labeur ne s'insère dans aucune forme d'absolu. Il doit se contenter de son domaine à lui, qui est irrémédiablement clos, et ne communique point avec des terres plus vastes. Le seul devoir qui lui incombe est d'améliorer le règne de l'humain, et de l'imposer toujours davantage à l'insensible nature. C'est en vain qu'il se prendrait pour l'instrument d'on ne sait quel dessein et qu'il se flatterait de servir des fins qui le transcendent. Il ne prépare rien, il ne prolonge rien, il ne se relie à rien. Il ne connive pas, comme croyait Renan, à une « politique éternelle ». Tout ce à quoi il tient, tout ce à quoi il croit, tout ce qui compte à ses yeux a commencé en lui et finira avec lui. Il est seul, étranger à tout le reste. Nulle part il ne se trouve un écho, si discret soit-il, à ses exigences spirituelles. Et le monde qui l'entoure ne lui propose que le spectacle d'un morne et stérile charnier où éclate le triomphe de la force brute, le dédain de la souffrance, l'indifférence aux individus, aux espèces, à la vie elle-même.

Tel est, semble-t-il, le message de la science. Il est aride. La science n'a guère fait jusqu'ici, on doit le reconnaître, que donner à l'homme une conscience plus nette de la tragique étrangeté de sa condition, en l'éveillant pour ainsi dire au cauchemar où il se débat. On est fondé à souhaiter que, dans l'avenir, elle apprenne à user de sa puissance pour dispenser à l'homme la paix affective, l'aise morale. Il se pourrait, par exemple, que les progrès de la physiologie cérébrale, ou simplement de la psychanalyse, le mettent en mesure de modifier assez profondément les réactions psychiques pour que l'individu accepte sans douleur les désharmonies inhérentes à sa condition.

La science est allée trop loin maintenant pour s'arrêter en chemin, et l'on doit s'attendre qu'elle ajoute à sa rude doctrine des méthodes qui prépareraient les âmes à la recevoir. Il ne suffit pas, en effet, qu'elle nous enseigne notre néant, il faut qu'elle nous rende capables de le tolérer. Il ne suffit pas qu'elle nous ôte l'illusion d'une tâche aux suites infinies, il faut qu'elle nous en arrache le besoin. Il ne suffit pas qu'elle nous dépouille du sentiment de notre liberté, il faut qu'elle règle le fonctionnement de notre machine de telle sorte que nous nous acceptions pour machine.

2° Dissertation

Jean Rostand écrit, dans *Pensées d'un biologiste* (1954) :

« Sera-t-il au moins permis à l'homme éphémère, englouti dans le cosmos démesuré, de se regarder comme le dépositaire d'une valeur privilégiée, qui défierait les normes de la durée ou de l'étendue ? On ne voit guère où il puiserait la notion d'une telle valeur. Impossible pour lui de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoique ce soit qui le dépasse. »

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres au programme vous permet-elle de souscrire à ce point de vue ?

1° Résumé

Quelle est notre place dans le monde ? Objectivement, nous sommes un amas de particules, dont la spécificité est d'être lucide. Dans le cerveau, diverses interactions énergétiques permettent l'éclosion mystérieuse de notre psyché. Ainsi, s'il survient un dysfonctionnement physique, celle-ci disparaît et avec elle la personne qui l'incarnait. La vie de l'esprit est fragile et subit le mécanisme physique qu'elle croit diriger. Ce que l'humain croit décider, cela lui est imposé comme à n'importe quel être vivant ses actions. Les choix éthiques eux-mêmes ne sont qu'une réponse aux exigences de la société.

L'humain est un vivant parmi d'autres. Comme eux, il est né d'une coïncidence et non d'une décision : il est né, c'est tout. Intelligent ou pas, il n'est pas plus précieux que les autres. Il est peu probable qu'il puisse se croire supérieur. Bien qu'il œuvre parmi ses semblables pour étendre son domaine, il demeure isolé au sein d'un univers matériel violent et immoral.

Voilà ce qu'apprennent la physique et la biologie : elles dévoilent leur terrible condition aux humains. Au mieux, elles pourront leur apprendre à s'y résigner. C'est le moins qu'elles puissent faire : nous montrer notre servitude, puis nous la rendre vivable.

217 mots.

2° Dissertation

Jules Verne décrit dans *L'Île mystérieuse* la conquête d'une île du Pacifique par cinq naufragés que la foi en leur supériorité sur le reste de la nature autorise à se qualifier de « colons ». « Et en effet, ils 'savaient', et l'homme qui 'sait' réussit là où d'autres végéteraient et périraient lamentablement » : le positivisme est à l'œuvre, consacrant la valeur du génie humain, enrichi au XIX^e siècle par les progrès de la science.

[Autre accroche : Blaise Pascal « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature... » (Pensée 63) et « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai point d'avantage en possédant des terres. Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends. » (Pensée 165). *Pensées*, 1669-1670.]

Dans *Pensées d'un biologiste* (1954), Jean Rostand remet en question ce postulat : « Sera-t-il au moins permis à l'homme éphémère, englouti dans le cosmos démesuré, de se regarder comme le dépositaire d'une valeur privilégiée, qui défierait les normes de la durée ou de l'étendue ? On ne voit guère où il puiserait la notion d'une telle valeur. Impossible pour lui de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoique ce soit qui le dépasse. » La question phatique n'est qu'une façon d'accentuer le désespoir censé accabler l'humain face à la réponse : minuscule dans l'immensité, vivant parmi les vivants et soumis comme eux aux lois de la nature (« de la durée ou de l'étendue »), il n'a aucune « valeur », aucun prix qui le distingue des autres. S'il aurait pu, par l'intelligence, s'imaginer supérieur, il n'existe pas de communauté ni de tâche transcendantes (« quoique ce soit qui le dépasse ») qui lui seraient réservées. De fait, l'humain est constitué de molécules, comme l'ensemble de la nature ; il est limité et mortel. L'auteur s'oppose en cela à la pensée triomphante du XIX^e siècle selon laquelle l'être humain est légitimement le maître de la nature. Les deux Guerres Mondiales ont probablement joué un rôle dans ce revirement, renvoyant les humains à leur faiblesse et les invitant à davantage d'humilité. Pour autant, l'être humain est doué d'une puissance réflexive que n'ont pas les pierres ou les plantes. Sans être supérieur au reste de la nature, il

est le seul à pouvoir la comprendre, dans une certaine mesure. Plus encore, cette conscience ouvre une porte à l'espoir, voire à la foi : qu'il existe ou non une transcendance, nous sommes bel et bien capables de l'imaginer et même d'y croire. On se demandera donc quelle place occupe l'humain dans la nature.

Pour ce faire, on envisagera d'abord l'être humain comme partie prenante du cosmos, au même titre que les autres vivants ; ceci étant, il faut rappeler que cette appartenance commune ne l'empêche pas d'être doté de capacités spécifiques qui le distinguent. En réalité, chaque expérience du monde est dotée d'une valeur lui est propre, l'expérience humaine comme les autres. Notre réflexion se fondera sur *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer.

I L'humain appartient au « cosmos » au même titre que tous les autres vivants et en tant que tel il n'a aucune « valeur » supérieure à la leur

A L'humain obéit aux lois de la nature, de même que tous les vivants : il ne défie pas les « normes » fondamentales

- Verne : les humains sont soumis aux lois physiques comme tous les êtres : à la pression par ex (calculs d'Aronnax pp. 54-56). Mais aussi, soumission aux sens forcément limités ou trompeurs (ouïe qui induit en erreur p. 352). Cf. théorie de Descartes, que ne partage pas Canguilhem.

- Haushofer : faim, soif, douleur, peur des éléments qui nous dépassent, comme les animaux. Influence du foehn ou de l'orage sur l'ensemble des vivants p. 233.

B L'humain n'est pas supérieur au reste du cosmos, il n'a aucune « valeur privilégiée » et rien ne le « dépasse »

- Haushofer : Image de la voiture de Hugo, fruit du génie humain, recouverte par les plantes, ce qui soulage la narratrice heureuse d'avoir quitté la vacuité du monde des hommes (salon de l'automobile, très loin de l'idée d'une transcendance). Rejet de la transcendance, image du paradis repoussée par la narratrice p. 90 « Il ne pourrait y avoir de paradis qu'en dehors de la nature et c'est ce que je ne peux pas me représenter. »

- Canguilhem : Vitalisme qui fait de la vie un principe partagé entre les êtres (hors programme, p. 111, « il se sent un enfant de la nature... »). Le biologiste est un vivant comme les autres (p. 16) ; la technique, dont on pourrait estimer qu'elle est le signe d'une supériorité humaine, vient de notre expérience de vivant, c'est une réponse comme une autre à nos problèmes. La technique est « un phénomène biologique universel et non plus seulement [...] une opération intellectuelle de l'homme » p. 163.

II Même s'il appartient au cosmos et obéit à ses lois, l'humain est doué de capacités particulières respectivement aux autres êtres vivants

A L'humain est capable de prendre du recul par la science

- Canguilhem : « rupture épistémologique », décollement partiel de la vie et de la pensée nécessaire aux sciences même si ce n'est pas suffisant p. 12. La science est une réponse parmi d'autres aux problèmes des vivants mais sa spécificité est d'impliquer une prise de recul sur le vivant. Image de ça : le laboratoire, un milieu déshumanisé, objectif, déréalisé (p. 195-196) VS par ex le milieu façonné par la tique, subjectif et réel (p. 184).

- Verne : calculs, expériences scientifiques, qui font que l'on connaît les lois de la nature (température p. 232, densité 233, pression 279). Connaissances d'Aronnax et de Nemo dans tous les domaines (physique, biologie, géographie..., sources à l'appui) qui leur permettent d'agir pour leur survie (épisode d'emprisonnement sous les glaces) ou de façonner la nature (huître géante).

B L'humain a au moins une conscience qui lui donne aussi bien accès à la foi qu'au désespoir

- Verne : foi infinie en la supériorité humaine sur la nature. Nemo, parce qu'il la connaît, se fait dieu de la mer (décision arbitraire de la vie ou de la mort des animaux : bataille baleines / cachalots, dugong...). Excipit : connaissance supérieure acquise par l'expérience consciente de la nature.

- Haushofer : désespoir non de se voir égale aux autres vivants, mais d'être humaine malgré tout et sans pouvoir rien y changer, sauf dans la mort. P. 149.

III L'expérience de chacun a une valeur qui lui est propre

A Chaque vivant est légitime lorsqu'il accorde une valeur à sa vie

- Verne et Haushofer : évocations d'animaux qui luttent pour leur vie (V : le requin face à Nemo, « combat terrible », lutte pour la vie de deux vivants dans laquelle Nemo est dominé jusqu'à ce que Ned intervienne (II, 3) ; H : le renard qui a peut-être tué Perle, p. 148-149)

- Canguilhem : chaque être accorde naturellement et légitimement une valeur à sa propre expérience. Cela n'a pas de sens de juger les autres expériences au regard de nos propres critères. p. 13 « Quelle lumière... » et p. 48 : pour le hérisson, les routes humaines ne sont que des éléments du paysage, il est tout à fait légitime pour lui de ne leur accorder aucune valeur.

B Une spécificité humaine : s'efforcer de comprendre l'expérience des autres et peut-être aussi leur valeur

- Haushofer : tentative répétée de se mettre à la place des animaux, non pour les dominer mais pour les comprendre, mm si c'est voué à l'échec : p. 122-123 avec Bella.

- Canguilhem : le biologiste se représente le vivant non comme une somme de mécanismes, mais d'une part comme un tout, et plus encore comme un « centre » qui « rayonne » et organise son milieu en fixant ses propres normes. Savant et médecin doivent donc parfois accepter de se sentir « bêtes », de se (re)mettre à la place des vivants, pour comprendre et soigner.

Autre B ou C ? Une spécificité humaine : croire en une transcendance qui nous accorde une valeur, que cette transcendance existe ou non